

Entre dames

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rien d'autre, quelqu'un d'autre, personne d'autre, mais rien autre, quelque autre, personne autre.

C'est M. Paul Acker qui écrit (dans *La Vie-toire*) : « La visite de la douane *distraya* André.

Faire et distraire n'ont pas de passé défini.

Ce sont les *Annales* du 4 avril 1915, qui écrivent : « De quel pays qu'il soit », alors qu'il aurait fallu dire : « De quelque pays qu'il soit ».

C'est enfin — et c'est si horrible que j'ose à peine y croire — M. Ernest Lavisse qui écrit, ou à qui son correcteur fait écrire : « Ils n'admettent point que l'humanité *prévaille* sur les nécessités de la guerre. » C'est ainsi du moins que la *Semaine littéraire* reproduisait, d'après le *Temps*, les paroles du grand historien. *Prévaloir* fait au subjonctif que je *prévale*.

Tout cela vous rend indulgent pour les fautes des écoliers et pour les provincialismes et les archaïsmes des Vaudois.

PIERRE D'ANTAN.

Un joli mot. — La femme d'un modeste employé, très jolie et faite au moule, disait hier à son mari :

— Mon chéri, je viens de rencontrer ton directeur ; il t'accorde l'avancement que tu désires si vivement.

Le mari, avec effusion :

— Oh ! tu es un ange !

Madame souriante :

— Mais non... je suis une femme, tout simplement.

RUCLONS ET GADOUES

LEQUEL des deux prenez-vous ? On emploie le premier depuis longtemps à Lausanne et il paraît même quelque peu vieilli. En fait de mots, c'est comme en fait de mode : la nouveauté est un besoin inné au cœur de l'homme. Les Allemands le savent bien, eux qui, malgré la guerre et la défense faite de parler ou d'écrire français chez eux, pillent sans arrêt le Dictionnaire de l'Académie. Par exemple, ce n'est pas là qu'ils trouveraient « ruclon ». Consultez Littré, Hatzfeld, Darmesteter, Godefroy, Mistral, le vieux Boiste et les notes philologiques, trésor inappréciable et trop inapprécié, amassé par M. Milloud aux Archives cantonales, non, vous n'y rencontrerez pas de « ruclon ». Et pourtant, c'est un mot bien vaudois, me direz-vous, nous l'avons entendu, nous l'avons lu, il figure depuis bien des années dans la prose officielle de l'administration et les journaux locaux l'emploient sans hésitation, après le Bulletin des séances du Conseil communal. Alors, quoi, il est tombé de la lune ? Peut-être. Qui l'a recueilli ? On ne sait.

Nous avons fini par où nous devions commencer : nous avons ouvert le *Glossaire vaudois* du bon Callet, dont nous avions acheté sur la Riponne un exemplaire ayant appartenu à un régent émérité. Eh bien, là non plus il n'y avait pas de « ruclon ». Etrange, vraiment, si étrange que nous crûmes avoir mal lu. Pour nous mettre à l'abri de tout reproche, il fallait reprendre toute la liste. Et c'est ainsi que nous arrivâmes à... râclon, oui, mais : râclon ; N. P. ruclon. Comment, Callet lui aussi proscrit « ruclon », puisque N. P. = « Ne dites pas ». Il faut croire qu'à force de manier ces matières qui encombrèrent les rues, les trottoirs, nos braves ouvriers de la voirie n'auront pu empêcher le mot normal de se corrompre. En tout cas, corrompu ou pas, le mot « ruclon » est solidement établi dans l'usage ; il peut devenir désuet quelque peu, jamais il ne cédera la place à « râclon », et pourtant c'est bien ce dernier terme que renferment quelques dictionnaires.

La définition de Callet est parfaitement nette : « Râclon, s. m. Boue ramassée dans les villes

ou sur les routes. N. P. du *ruclon* ». Inutile d'ajouter que râclon vient de racler et de racloir. Il vaut la peine de reproduire en passant ce que le glossaire dit de « racler ».

« Ce mot est français, mais il ne peut s'employer dans les phrases suivantes : « *Racler* » des carottes, des radis, des scorsonères. Il faut dire *râtisser* des carottes, etc. *Racler* une truite, un brochet, une perche. Dites : *écailler* une truite, un brochet, etc. »

Si quelqu'un demandait comment on peut expliquer le changement de *râclon* en *ruclon*, on pourrait hasarder cette opinion : le *racloir* des balayeurs de *rues* amassant la boue dans les *rigoles*, un jour la langue d'un brave pionnier aura fourché ou bien l'affinité linguistique de *rue* aura été plus grande que celle de *racler*. De « balayer la rue » à balayer le ruclon au lieu de râclons, il n'y a pas loin.

Ruclon a donné ruclonner et sans doute emploie-t-on ici et là ruclonneur, très pittoresque. Quand à ruclonnerie, il ferait double emploi avec ruclon et devrait en tout état de cause être proscrit, ne serait-ce que pour sa lourdeur.

Les dictionnaires historiques de Godefroy, de Littré, d'Hatzfeld et Darmesteter ne mentionnent pas « râclon », qui figure en revanche dans Larousse, le grand collecteur. Voici la définition du *Larousse pour tous* :

« *Raclon*. Particules d'aliments restant attachées au fond du récipient ayant servi à faire cuire ces aliments. Boue *raclée* et ramassée dans les rues et sur les routes. Engrais constitué par du gazon *pourri*. »

Nous sommes loin de balayure, un peu oublié dans toute cette affaire. Le balai, lui, passe partout, il met les débris en tas et le char les transporte au dépôt où ils pourrissent, et c'est alors qu'on a le véritable ruclon.

Maintenant, il y a un autre mot : *gadoue*. N'allez pas croire, parce qu'il tend à supplanter ruclon, qu'il soit de création récente. On les emploie indifféremment l'un et l'autre depuis une vingtaine d'années au moins et l'on paraît préférer maintenant le second. Est-ce à cause de son euphonie ? Ruclon est un peu dur à l'oreille. Son histoire est d'ailleurs très brève, tandis que *gadoue* a toute une littérature. En somme, c'est une altération de « *gadrouiller* ». Mistral, dans son *Trésor de la langue provençale*, le montre sur toutes les coutures. Le *gadoui*, le *galoui*, le *gali*, c'est un sac d'eau. *Gadouia*, c'est secouer un liquide, remuer de l'eau, rincer. *Gadouiao*, c'est l'eau remuée ; le limousin *gadouié*, c'est un amas d'eau bourbeuse. Mais le sens s'est bientôt, dans la langue française, dirigé vers ce que nous appellerons la boue naturelle. Ne vous choquez point : des poètes ont chanté la *gadoue*, et parmi eux Théophile Gautier :

Il est par les faubourgs un ramas de maisons
Dont les murs verts ont l'air de semer des poisons
Et dont les pieds baignés d'eau croupie et de boue
Passent en puanteur l'odeur de la *gadoue*.

« L'engrais humain, lisons-nous dans le *Dictionnaire universel* de Larousse, donne, cela est bien certain, une vigueur extraordinaire à la végétation : mais il laisse aux légumes qu'il contribue à développer un parfum qui n'est pas, hélas ! celui de la rose ou de la truffe ».

Un savant agronome en dénonce l'influence dans les asperges, les carottes, les pois, pensant que l'oignon, l'ail, l'échalotte, le poireau ont par ailleurs assez d'énergie pour la contrebalancer.

Gadouard est un synonyme de vidangeur.

Nous sommes loin des *gadoues* communales. Quelles sont-elles ? Larousse va nous le dire :

Les *gadoues* ou *boues* de ville sont un mélange des balayures de ménage, de cuisine, d'ateliers, ainsi que des balayures de rues, halles et marchés enlevées chaque matin par les entrepreneurs de balayage public. Ce mélange très hétérogène formé de débris de végétaux, de cendres, d'écaillés, pierres, charbon fumé, constitue un engrais très estimé par les agriculteurs voisins des villes qui viennent au profit de leur agriculture débarrasser la cité de

ces produits encombrants et malsains. On distingue les *gadoues* vertes, c'est-à-dire à l'état frais et les *gadoues* noires, c'est-à-dire ayant fermenté en tas.

Les *gadoues* se rapprochent du fumier de ferme normal comme composition et comme valeur fertilisante.

Aucun doute n'est plus permis : Ruclon est un terme essentiellement de chez nous. *Gadoue* est un mot français, et non seulement de l'argot. Le ruclon est rugueux. Le propre de la *gadoue* est plutôt d'être onctueuse. Elle n'est en somme qu'une partie du ruclon. L. M.

Entre dames. — En prenant le thé, on joue aux définitions :

— Qu'est-ce que l'amour ?

— Un conte de fées pour grandes personnes

ON CRANOU RÉGENT

(Po fère suite à « Ora no z'ein on menistrè »)

LA demindze dè Camintran, yé fè ein son dé mè lanci aô pridzou, du lou quemeine min dè elia guerra, nè pu pas l'ai allà b sovein. Tè raôdzai se yè pas trovâ dévânt tzi Sami à Djan daô Tzânou que s'immodâve cotré lou moti, l'ai va portin jamé li, l'a pâ lesi.

— Quin bon novî dé tè vaire allâ aô pridzou Sami, que l'ai yè de.

— Eh ! bin, Dâvi, què mè répond, mè faut l'allâ po oûre tzantâ noutron novî régent, te po rai pâ craire quin rensignolet.

— Quin, mâ daô passâ, tè mè contâve quemin l'autrou régent tè rondzive lou fêdze, tè ressin lè coutès avoué sa vioula, sein compta encor que dai yadzou sa cherra fasai levâ lou tiu à t tzévau avoué son planeau.

Bin su, mâ monsu Kislingue, lou novî régent l'a pa fautâ dè tint recordâ dai triouïle, d'on demi-haôra, l'a dzo appris son chaumon, l'on paradis ora, quand mimou l'écoula l'est dévânt tzi no, yè obliâ à tzavon dé fère dai ge matou affamâ quand yè vai passâ lou régent. Et pu po bailli on coup dé man, l'est adî sein pouâre dé sè fère on bocon maunet. Lè pas on mochatzon quemin mon frère Smyon mon valet que sont régent assebin, que m'ou laissi solet po fère tot mon ovrâdzou. On bî pa dé pandoures cliâo doû, l'oneliou et lou nêvâ sont ren habilou que po cuilli lè cerisès, pommé, grulâ lè pronmè, le pere... por mè pelhî vignont sein vergogne, avoué laô gra corâdzou.

— Mâ, dis-mè vai, Sami, quin coup dé m a-t-e pu tè bailli, lou novî régent, l'a praô à fè avoué son écoûla.

— Oh la ! m'n'ami Dâvi, nè pu tè conta ti yâdzou que l'est vegnâ m'aïdî, mâ tot pa attiuta vai on bocon, te sâ praô que l'autra nanna yè menâ dou caïons gras aô charcutiè Comombrète. L'irant dai tot pèsant, dépas quatrou ceint tzacon, duè ballè bitès.

— Quin, ma fenna lein a ètâ praô dzalaôsa.

— Eh bin te sa bin, Dâvi, que l'est lou bliou à confessâ dè tzerdzî dai caïons, lou tin dévânt cinq bâores. L'ai avai quatrou lurons po m'aïdî, lou premi pouai s'est tze tzampâ su lou tzai sein pîre avâ ronnâ ; mâ l'autrou, on bocon moû, maunet, on arai qu'on l'ai avai embardouffâ lè piautès, lè rothiès avoué daô burrou. Doû yâdzou z'hommou l'ont impougnî, dou yâdzou l'laissi tzesî, tint dzevatâve, passâve intremî mans, quemin on'a serpein. Ma vaique lou gent que vint s'aïdî, à on'a orolhe et dèsc panse avoué lou martzau, et pu tè valet à O miss ès piaute. Adon lou caïon s'est trovâ t dzî, infatâ dézo lou felâ et pu ridou. Quinna caffâie no z'ein pu fère, ein veyaint monsu régent que l'avai son bliantzet imbosalâ, avoué no et ti cliâo lurons sè sont ein allâ desein : « Ora, no z'ein on régent dé sorta ? »

L'ont-e pas réson, m'n'ami Dâvi ?

DAVID DAO TELIER